

Être parent citoyen en 2009

Ecole et échecs : les parents sont inquiets

CONSTAT

On l'a dit ici même (lire *Le Ligeur* du 28 janvier 2009), l'un des symptômes de la crise de l'école, c'est la multiplication des cours particuliers. De plus en plus de familles, incapables de soutenir leur enfant, y ont recours. Et, phénomène nouveau, ces cours particuliers ne sont plus seulement proposés par des professeurs ou par des étudiants mais par des sociétés spécialisées qui professionnalisent cette activité, jusque-là relativement marginale, et en font un véritable métier, complémentaire de celui d'enseignant.

En même temps se développe ainsi, à côté de l'enseignement public, un véritable enseignement privé à vocation commerciale, ce qui constitue en soi une petite révolution dans la culture européenne de l'école et marque une étape dans un processus prévisible de privatisation progressive de l'enseignement.

84 % des parents aident leurs enfants

Parmi ces sociétés, Educadomo se félicite d'être déjà au service de 2.400 familles et, comme toute société de services, tente par le biais d'études de marché, de mieux connaître les problèmes de sa clientèle potentielle. En l'occurrence, elle vient de diffuser les résultats d'une étude réalisée par la société Davister. Une prise de température, pas vraiment une enquête, mais cette étude montre l'état d'inquiétude dans lequel baignent les parents. Menée en décembre 2008 et janvier 2009 auprès de parents des deux communautés linguistiques, elle s'intitule "Le travail scolaire et son accompagnement" et confirme que la problématique du travail scolaire à domicile reflète les évolutions les plus préoccupantes de l'école et de ses rapports avec les familles.

Première constatation : 84 % des parents (la moitié, régulièrement) aident leurs enfants dans leur travail scolaire. Et ceci pour une raison évidente. Le temps de travail scolaire des enfants à domicile va de une à trois heures par jour. Les parents ne sont pas contre les devoirs, conscients qu'ils aident les enfants à mémoriser les matières, mais si le travail à domicile est encore léger dans le primaire, il explose dans le secondaire. "Ils travaillent dans leur chambre en moyenne deux heures par jour. S'il y a beaucoup de travail, ils remontent encore une heure après le souper. En semaine, la discipline prévaut, mais le week-end, ils peuvent faire ce qu'ils veulent". Et, pour compliquer les choses, le travail est

distribué de manière anarchique car les professeurs ne se concertent pas. Certaines semaines, il n'y a presque rien à faire. D'autres semaines, contrôles et travaux se succèdent dans toutes les matières. Les gamins, gamines sont d'autant plus débordés qu'ils ne sont pas préparés du tout à gérer leur temps et manquent cruellement de méthode de travail, une compétence qui n'est pas sérieusement développée dans la plupart des écoles. Résultat : le stress. Commentaire de parents : "Le principe des devoirs est intéressant parce qu'il permet à l'élève de se remettre en mémoire et d'interpréter la matière tout seul. Mais deux heures par jour de devoirs, c'est hystérique. Et ça rend l'école stressante, je m'angoisse bien plus que mon enfant. Les examens, c'est carrément le cauchemar. Idéalement, les choses devraient se faire à l'école. Comme en Allemagne, par exemple, où ils n'ont pas de devoirs ou, à Decroly : seules les deux dernières années ont des devoirs et des leçons. Les enfants aussi ont besoin de décompresser, de faire du sport, de ne rien faire du tout..."

Pères et mères sont égaux

Autre fait intéressant : les mères et les pères jouent ici partie égale. L'accompagnement scolaire est aussi bien le fait des unes que des autres. Ils considèrent que c'est leur rôle de parents que de soutenir les études de leurs enfants. Les pères sont plus ambitieux, ils poussent leurs enfants, les encourageant non seulement à réussir mais à figurer dans le peloton de tête. Au soutien des parents, s'ajoute celui des grands-parents, en tout cas à l'école primaire, et celui des frères et sœurs aînés qui donnent des coups de main à leurs cadets. Bien entendu, pères et mères ne sont pas compétents dans toutes les matières et les horaires de travail des uns et des autres viennent donc compliquer la vie, qui l'est aussi et davantage par la décomposition des familles. Si l'enfant n'est chez le parent compétent dans une matière qu'une semaine sur deux, ça ne lui facilite évidemment pas non plus le travail.

Ce qui frappe, au fond, c'est l'inquiétude. Celle des enfants qui décrochent. Celle des parents qui redoutent le décrochage. L'école est perçue non comme une alliée de l'enfant mais comme un défi imposé et très difficile à relever avec, en cas d'échec, des conséquences dramatiques pour l'avenir : "J'ai peur pour les points de mes enfants, je commence à déprimer, les relations commencent

à se détériorer. Les rapports sont tendus car tout tourne autour de l'école, tout est modulé par les rythmes scolaires".

Or, les parents sont aussi attentifs à d'autres aspects de la vie de leur famille et voudraient que leurs enfants puissent s'y consacrer sans que l'école occupe tout l'espace : "L'école n'est pas le plus important : le relationnel se joue aussi autour des autres aspects de la vie de l'enfant : est-ce qu'il est bien dans sa peau, comment vont ses relations amoureuses, les problèmes liés à son physique ?"

Parents-critiques

C'est en parlant de ces angoisses et de ces attentes, qu'on mesure comment les parents prennent aussi le parti de leurs enfants contre l'école et se font critiques de l'enseignement : "Les adolescents ont d'autres priorités, ils jugent les cours soporifiques, et l'école ne leur propose aucune solution pour trouver ce qui leur convient, ne les guide pas, ne les aide pas à trouver leur voie. Pour motiver un enfant, le tenir en éveil, il faut le connaître mais les écoles ne connaissent pas leurs élèves"; "L'échec entraînant l'échec, l'élève décroche totalement, et s'il n'y a pas de pont, d'accompagnement, ni de réaction de l'établissement, c'est la catastrophe"; "Je constate un degré de complexité des matières qui est hallucinant par rapport à ma génération : ils étudient des problématiques qu'ils ne comprennent pas encore et surtout qu'ils sont incapables d'intégrer, de resituer dans un monde bouleversé. L'exemple parfait est la 'timeline', la ligne du temps : ils sont incapables d'y situer les sujets des différents cours. Histoire, français, bio, ils enchaînent des petits bouts et sont incapables d'avoir une vision globale"; "Il y a un écrémage, une compétition comme à l'université, alors qu'enseigner c'est plutôt travailler à faire pousser un arbre".

Les matières qui posent le plus de problèmes sont le néerlandais (parce que les parents eux-mêmes ne le pratiquent pas), les maths et les sciences et, plus généralement, toutes les matières où de jeunes adolescents ne peuvent pas être acteurs, donner leur avis, être écoutés. À juste titre, on apprend aux élèves d'aujourd'hui à développer leur esprit critique, à donner leur point de vue. Puis soudain, ils sont confrontés à des matières où cette liberté n'est pas possible ou soumise à des conditions très strictes. Ils n'adhèrent pas. Pendant le cours de math, les sms, les films sur Ipad, les mots fléchés et les papotages font florès.

POINT DE VUE

Les parents sont inégaux devant les cours particuliers et autres coachings à la mode. *“Je travaille à temps plein, et je n’ai aucune envie d’être professeur à domicile, c’est impossible pour moi de les aider”*. Entre des parents débordés, souvent séparés, critiques vis-à-vis de l’école et les jeunes stressés par leurs études, souvent démotivés, les tensions peuvent facilement devenir insupportables. C’est alors que le recours aux cours particuliers apparaît comme une solution évidente. *“Il y a aussi*

une pression sociale : en cas d’échec, il faut prendre un prof, sinon on est perçu comme un parent qui se désintéresse de l’avenir de sa progéniture”. Mais cette solution n’est pas simple pour autant : *“Si cet accompagnement se passe bien, ça libère d’un poids, et cela crée une meilleure dynamique dans nos rapports. Mais c’est fragile car si la personne ne peut pas venir, ça casse le rituel, l’enfant ne se sent pas prêt pour les contrôles, est déprimé et a peur.”* Et surtout, cette solution a un coût non négligeable dans le budget des familles : *“Je ne sais pas aider mon fils et je dois donc me tourner vers l’extérieur,*

mais c’est une charge financière, organisationnelle, c’est une gestion supplémentaire”; *“C’est très peu social : des parents ne peuvent pas se le permettre, on n’est plus tous égaux devant cette histoire, je trouve ça pitoyable”*.

Le problème est-il du côté des fournisseurs de service ? Une école de l’échec, c’est malheureusement d’abord l’école de l’échec de ceux qui ne peuvent se payer des solutions de secours.

■ Michel Gheude